

LA CRISE? VIVE LA CRISE!

Chantale Lagacé

Professeure de sociologie au Collège Montmorency

FRANCIS DUPUIS-DÉRI

LA CRISE DE LA MASCULINITÉ. AUTOPSIE D'UN MYTHE TENACE

Montréal, Les Éditions du
Remue-ménage, 2018, 320 pages

... l'homme construit la maison par sa force brute et la femme s'assure ensuite que l'intérieur soit joli (un «viriliste chrétien», cité p. 142)

Qui le nierait? Dans une société comme le Québec, le statut des femmes a progressé, surtout au plan juridique (l'égalité des droits étant acquise), mais aussi dans les domaines économique et politique. Pourtant, les progrès qui restent à faire s'accompagnent d'un discours devenu lieu commun et affirmant, sous diverses formes, ou bien que le statut des hommes est menacé, ou bien qu'il est d'ores et déjà devenu inférieur à celui des femmes qui domineraient dorénavant la société. Une lecture, même distraite, des fils de commentaires et autres médias dits sociaux donne un aperçu du catalogue des arguments invoqués, mais on les retrouve également, sous des formes plus ou moins virulentes, du côté des politiques, des médias dits traditionnels (y compris dans les succès d'édition de la psychologie populaire et chez des animateurs et des chroniqueurs qui en font un morceau de choix de leur fonds de commerce) et même dans des travaux académiques.

Francis Dupuis-Déri offre ici une synthèse critique de littérature qui met sérieusement à mal ce poncif politique. L'ouvrage «présente [le discours de la «crise de la masculinité»] dans l'histoire et l'actualité, s'intéresse à sa signification politique et sociale et à ses effets possibles sur le mouvement féministe et sur les rapports entre les hommes et les femmes.» (p. 30). On y retrouve des sources nombreuses et variées, dont plusieurs des analyses déjà présentes dans des publications antérieures de l'auteur notamment dans les deux éditions de *Le mouvement masculiniste au Québec* codirigées avec Mélissa Blais. Ceux qui s'intéressaient déjà à ce phénomène n'y trouveront donc pas tant de nouveauté à se mettre sous la dent, mais bénéficieront néanmoins d'un tour d'horizon très vaste et bien organisé. Les néophytes, pour leur part, auront accès à une excellente introduction (et plus) sur cette question.

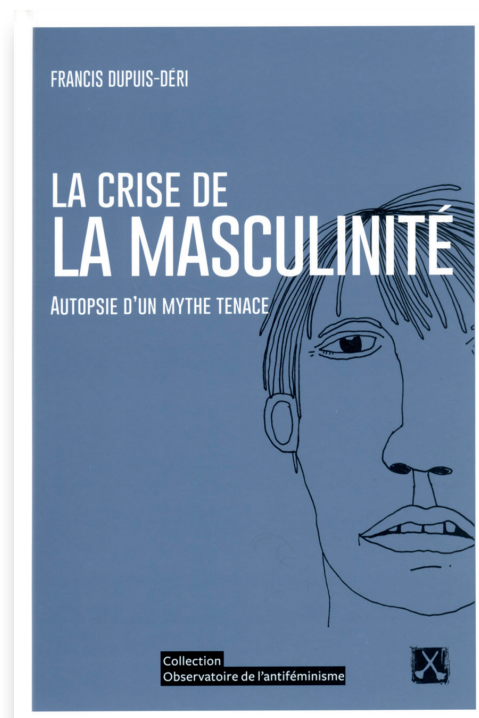
Reprenant une conclusion de Judith A. Allen, Dupuis-Déri pose, dans un premier

temps, que la «crise de la masculinité» correspond à un discours qui est largement démenti par les faits. Ainsi, ce qu'on appelle communément la «crise de la masculinité» n'est pas une crise réelle, mais bien plutôt un «discours de crise». C'est, pour l'auteur, le point de départ nécessaire pour comprendre la soi-disant «crise» et décrire adéquatement son contenu ainsi que ses fonctions sociales. Sont présentés quelques jalons historiques, à partir desquels on constate que l'histoire est traversée de remises en question des normes patriarcales, questionnements qui génèrent eux-mêmes, entre autres choses, des discours réactionnaires.

La création des groupes d'hommes proféministes, dans les années 1960 et 1970, a été un tremplin pour la formation de groupes réactionnaires dans les décennies suivantes. En effet, les groupes proféministes offrent aux hommes un lieu de rassemblement et une organisation, dont une partie des membres, fortement centrés sur leurs expériences personnelles avec les femmes, développe un discours réactionnaire

Au-delà des différences conjoncturelles, l'auteur identifie quelques caractéristiques fondamentales de ce discours de crise. Il s'agit d'un phénomène de réaction à des remises en question des normes patriarcales dans lequel on met l'accent sur la différenciation des sexes, qui mène le plus souvent à leur hiérarchisation, tout en dénonçant la féminisation prétendue de la société, toujours présentée comme un danger. Par conséquent, on propose de restaurer les identités traditionnelles de genre et les rôles sociaux qui leur correspondraient, comme dans le «bon vieux temps» (p. 75).

Le masculinisme actuel porte les thèmes classiques, ainsi que des préoccupations actuelles, à travers cinq objets de prédilection, dont l'auteur présente les grandes lignes et en fait une analyse critique par l'exposition des faits pertinents, des remarques sur les indicateurs utilisés et une mise en perspective. D'abord, la séduction où les femmes refusent ou contrôlent la sexualité masculine. Ensuite l'école, où les inégalités scolaires, défavorisant les garçons au profit des filles, seraient le résultat d'une trop grande féminisation du système, ainsi inadaptable à la nature masculine. Puis vient le



suicide, qui serait dû à l'absence de modèles masculins et qui constituerait, selon certains, la forme masculine de victimisation des relations conjugales violentes. En effet, «Georges Dupuy, par exemple, explique que si l'on compare le nombre d'homicides conjugaux et de suicide des hommes provoqués par une rupture conjugale, «on ne peut pas dire qu'il y a plus de femmes tuées que d'hommes dans les conflits conjugaux, simplement les méthodes sont un peu différentes.»» (Dupuy, 2005, cité p. 241). Pour sa part, les modalités de garde des enfants lors de séparation favoriseraient les femmes, ce qui serait le résultat de la misandrie des tribunaux et de manipulations de la part des femmes. Enfin, la violence conjugale serait symétrique (autant d'hommes que de femmes seraient victimes de violence conjugale ou, les femmes sont aussi violentes que les hommes dans le cadre des relations conjugales). Les centres d'aide aux victimes seraient alors des lieux de lavage de cerveau féministe et les fausses accusations à des fins stratégiques (notamment pour obtenir la garde des enfants) seraient monnaie courante.

Ce discours s'exprime malgré toutes les données objectives sur le statut social supérieur des hommes: droit, pouvoir et influence, revenu et patrimoine, position sociale, sexualité, violence, etc. Il repose principalement sur des représentations subjectives (lettres et littérature d'époque, cinéma et autres fictions, discours personnels) qui font l'objet de généralisations abusives, plutôt que sur l'analyse des structures juridiques, politiques et économiques des sociétés concernées. Bien entendu, tous les porteurs de la «crise de la masculinité» n'adhèrent pas à l'ensemble de ces idées, ou y adhèrent à des degrés différents. Il reste que, puisqu'elles sont récurrentes et qu'elles

Masculinité... suite de la page 31

s'additionnent, «[les] envolées lyriques et les théories farfelues au sujet de nos organes génitaux ne servent qu'à justifier l'accaparement des fonctions politiques, économiques, sociales et culturelles différentes et inégales pour les hommes et les femmes, qui ont pourtant les mêmes capacités *humaines*» (p. 159).

Cela finit par être très lassant de lire les comptes-rendus, autrement bien faits, de toutes ces affirmations gratuites et révoltantes. Il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir fait ce travail d'analyse et d'avoir su garder la tête froide pour en rendre compte rationnellement à travers une argumentation solide, de laquelle pointe parfois une saine mise à distance, notamment par des traits d'humour bien sentis et fort appréciés.

Hier comme aujourd'hui, ce discours vise à «rétablir des normes et des pratiques masculines hégémoniques, stables et immuables» (Traister, 2000, p. 287, cité p. 37). Sa fonction essentielle est de faire échec au féminisme. Il s'agit d'une invitation à intervenir, à réagir, souvent pour «discréditer et réprimer les forces contestataires, présentées comme la cause de la crise en question et donc comme une menace à l'ordre social» (p. 41).

De l'idée, portée entre autres par les groupes d'hommes proféministes des années 1970 (tendance qui demeure parmi les groupes d'hommes, mais qui est nettement moins audible que celle du masculinisme) et formulée dans un article de 1971 voulant que «les privilèges masculins soient en fait de véritables carcans pour les hommes qui doivent s'en émanciper» (p. 129), à celles qui sont véhiculées par sa fraction masculiniste, qui constitue une grande partie du mouvement des hommes depuis les années 1980, la différence est énorme. Pourtant, nous explique Dupuis-Déri, la création des groupes d'hommes proféministes, dans les années 1960 et 1970, a été un tremplin pour la formation de groupes réactionnaires dans les décennies suivantes. En effet, les groupes proféministes offrent aux hommes un lieu de rassemblement et une organisation, dont une partie des membres, fortement centrés sur leurs expériences personnelles avec les femmes, développe un discours réactionnaire et se détache des groupes proféministes, mouvement accentué par le conservatisme exacerbé des années 1980. Comme quoi on comprend beaucoup mieux les représentations et leur diffusion en tenant compte du contexte organisationnel qui les soutient.

Justement, pour Dupuis-Déri, le discours masculiniste constitue une occultation de «la réalité institutionnelle et matérielle». En effet, il s'appuie sur des images ou des représentations des hommes et non pas sur la réalité économique ou politique où les femmes sont encore en situation d'infériorité. Par ailleurs, et c'est particulièrement vrai des thèmes de la paternité et de la violence conjugale, les discours de crise de la masculinité ont tendance à se concentrer sur des cas d'hommes souffrants et de relations particulièrement conflictuelles, bref à psychologiser les questions sociales, ce qui «permet d'éviter "l'analyse politique" de tous ces meurtres

de femmes qui surviennent pourtant de manière si régulière. "La psychologisation est donc, en substance, une tactique de *dépolitisation*, chargée de maintenir le *statu quo* et de renforcer le pouvoir dominant"» (Romito, 2006, p. 122, citée p. 278).

On invoque souvent les problèmes économiques vécus par des hommes comme explication de la résurgence des thèmes masculinistes. En fait, pour Dupuis-Déri, les problèmes économiques (qui ne sont pas l'apanage des hommes, nous rappelle-t-il) sont, en fait, utilisés dans les discours sexistes pour faire des femmes les boucs-émissaires de l'histoire. Le sous-entendu masculiniste est en ce cas que les emplois appartiennent aux hommes et qu'un emploi qui n'est pas occupé par un homme a fait l'objet d'un vol. L'auteur souligne qu'on peut faire la même analyse s'agissant du discours raciste. L'économie n'est donc pas une explication adéquate, car c'est le rapport de domination qui est en jeu. La notion d'*entitlement* éclaire utilement ce phénomène, en effet, «Kimmel note que les problèmes économiques des hommes blancs leur apparaissent comme un crime de lèse-majesté. Comme des aristocrates, ils pensent avoir droit à des privilèges du simple fait qu'ils sont nés hommes et blancs: droit à un bon emploi et un bon salaire, à une maison et une grosse voiture, droit à une épouse qui s'occupe d'eux, etc.» (p. 201).

Et, faut-il le rappeler, le monde économique, comme le monde politique, sont dirigés, encore et toujours, principalement par des hommes, ce qui se vérifie aisément en termes de nombre et de qualité des positions occupées. Les femmes (et les membres de groupes racisés) portent donc le chapeau pour des décisions prises dans des organisations qu'elles ne contrôlent pas.

«Il est incorrect d'attribuer aux femmes la perte de pouvoir [des hommes]. C'est plutôt du fait du capital que les hommes et les femmes ensemble ont perdu de leur pouvoir.» (Heartfield, 2002, p. 49, cité p. 209, traduction de Dupuis-Déri)

En définitive, le discours de la «crise de la masculinité» ratisse trop large pour avoir force descriptive ou explicative, en plus d'être en contradiction avec les faits établis concernant la question de la hiérarchie des positions sociales. On y exagère l'influence des femmes, on y néglige que les positions de pouvoir sont encore à forte prédominance masculine et que les femmes ont, encore, la responsabilité principale des tâches domestiques et familiales, qui ne constituent ni capital, ni pouvoir, au contraire. De plus, cette idéologie mine les revendications égalitaires des femmes et revalorise la masculinité hégémonique. Pour Dupuis-Déri, ce qui est en crise, ce n'est donc pas la masculinité, mais la légitimité de cette domination, d'où la résurgence de ce discours réactionnaire. Et l'auteur de conclure:

En termes de justice et d'injustice, le problème aujourd'hui n'est pas que la masculinité soit en crise, mais bien qu'elle ne le soit pas encore. Cette crise qui n'est pas encore là, les femmes l'ont trop longtemps attendue, puisque nous y avons trop longtemps résisté. Il est donc temps d'arrêter de discourir sur la crise de la masculinité, et de tout faire pour qu'elle advienne, enfin (p. 312). ❖

Le discours masculiniste [...] s'appuie sur des images ou des représentations des hommes et non sur la réalité économique ou politique où les femmes sont encore en situation d'infériorité. [Ils] ont tendance à se concentrer sur des cas d'hommes souffrants et des relations particulièrement conflictuelles, bref à psychologiser les questions sociales, ce qui permet d'éviter l'analyse politique.

Érudit

Les Cahiers de lecture
sont accessibles sur la
plate-forme Érudit
erudit.org/fr/revues/lecture/